

les adolescents sérieux qui ne dépendent pas leur imagination en fusées.

Dans l'été de 1914, les bruits d'une grande guerre possible commencèrent à trouver un écho dans le seul journal qu'il connût. Il en reçut une impression extraordinaire. Dix jours plus tard, la guerre était déclarée et "le lâche" ne rêva qu'à s'enrôler, comme son cousin Pierre et son oncle Alfred avaient fait.

Il fut un mois sans confier à ses parents son désir d'aller se battre, mais un jour il s'y résolut. Comme il n'avait que dix-neuf ans, sa famille hésita quelque peu à le lui permettre. On exigea de lui qu'il terminât les travaux d'automne, et, quand il fut prêt à partir, les trente-deux navires océaniques avaient déjà franchi la Baie de Gaspé, emportant les trente mille hommes du premier contingent, tous les soldats de la première division, les futurs héros du saillant d'Ypres.

Il partit, le printemps suivant, passa onze longs mois en Angleterre dans les camps d'entraînement, où un camarade de Caraqueet le reconnut et le rebaptisa du nom de "lâche", que les Tommies s'empressèrent de transcrire "LASH", sans s'occuper de son nom véritable. Il rejoignit ensuite la première division à Poperinghe, au moment où le corps canadien se préparait à descendre dans l'enfer de la Somme.

* * *

Pour un certain nombre de jeunes troupiers, qui n'avaient pas trop souffert au saillant d'Ypres, et pour Richard surtout qui n'avait pas encore vu le feu, cette longue marche de la Belgique jusqu'à la Somme fut une agréable diversion aux appréhensions du moment. Quelques-uns la considérèrent comme une semaine de vacances, et d'autres comme une partie de plaisir, récréative et instructive.

La guerre était en vérité seule capable de fournir à soixante mille jeunes gens du Canada l'occasion de parcourir ensemble des chemins millénaires, témoins des exploits de tous les siècles, et de traverser en même temps des villes et des villages aux noms étranges et savoureux : Ploegsteert, Dickebusch, Voormezele, (qui signifie "For my soul", exactement *Pour mon âme* !), Quaestraete, Oxlaere, Bavinchove, Noordpeene, Helstaeghe, Volkerckhove, Bollezeele, et autres. — Les distances franchies chaque jour variaient de dix à vingt milles, et nos jeunes compatriotes purent admirer, à leur aise, la beauté, la douceur, la richesse et le charme tranquille de la France rurale du Nord, dont les châteaux anciens et du meilleur style se dissimulent au fond des parcs boisés, entourés d'eau.

Richard eut la révélation d'une civilisation et d'une humanité supérieures à celles qu'il avait connues jusque là ; et dans son âme fruste, l'image de ces Françaises silencieuses et attentives cachant leurs pleurs, et ces petits Français si respectueux sur le bord des routes, se mêla insensiblement à la vision des tuiles rouges et des coteaux ondulés. Au terme de la marche quotidienne, des songes multiples enchantèrent son sommeil de grand enfant naïf. Chaque matin, il se levait paresseusement, regrettant de ne pouvoir poursuivre le cours de ses rêves.

Mais on approchait de la Somme. Déjà Albert n'était plus qu'à huit heures de marche, et l'on entendait les canons anglais, français et allemands tonner furieusement à l'est. Le deux septembre, les trois divisions canadiennes entrèrent dans leur secteur, le plus étroit qu'elles aient jamais eu à défendre, de moins de trois milles d'étendue, mais à l'endroit le plus dangereux et le plus meurtrier du front britannique. On sait le reste : du trois septembre au seize octobre, nous perdîmes dix-neuf mille quatre cent vingt-trois hommes, soit, en six semaines, près d'un tiers de notre effectif.

* * *

Parmi les treize mille quatre cents blessés de cette première offensive, se trouvait "Le Lâche". Il avait reçu deux éclats d'obus : l'un à la poitrine et l'autre au bras. Il dut être évacué sur Boulogne, bien que ses blessures, en surface, ne parussent mortelles ni l'une ni l'autre. Au combat de Martinpuich, il avait perdu son disque d'identité et son carnet militaire était ensanglanté et déchiré. Pendant qu'il reposait inconscient sur le brancard, l'officier chargé de l'évacuation chercha à établir l'identité du blessé, mais ne déchiffra dans son livret que son numéro régimentaire. C'est alors qu'un compagnon blessé à ses côtés affirma que Richard se nommait "LASH", et qu'il l'avait entendu appeler ainsi en Angleterre. Comme le blessé dormait sous l'influence de la morphine, l'adjudant ne voulut pas le faire éveiller et l'expédia à Saint-Omer sous le nom de "LASH No. 1075336 B."

Il ne devait demeurer à l'hôpital que soixante jours et, à la fin de décembre, il était, avec la première division, de retour en première ligne, mais dans le secteur de Vimy, un peu au sud de Souchez. Il n'avait rien perdu de sa force prodigieuse, rien de sa nature débonnaire, et l'on continuait de le nommer "LASH", avec d'autant plus de raison qu'il avait été soigné et guéri sous ce nom.

Deux semaines après son retour dans les lignes, la 72ème Tunnelling Company, qui creusait pour nous des sapes, envoya demander à la première division l'aide de quelques hommes pour en finir avec le boyau du Bois-en-Hache, qui débouchait en face d'un emplacement de mitrailleuses allemandes, espèce de "pill-box" qu'il fallait détruire avant l'offensive. Le sergent-major fit l'appel de la compagnie B, et annonça qu'il lui fallait quelques bons soldats pour une besogne sans danger, "bomb proof", le travail étant souterrain, mais qu'il n'accepterait que ceux dont le record était satisfaisant au point de vue disciplinaire. "No one worse than indifferent will be accepted." — A ce titre, "Le Lâche" fut désigné avec quelques autres pour aller aider les sapeurs cockneys à déboucher de leur sombre trou dans la terre crayeuse.

Il s'agissait de poser, en une nuit, à l'orifice de la sape, des fondations assez solides pour recevoir un canon de cinq pouces, avec lequel on détruirait ensuite le nid de mitrailleuses boches. Ce n'était pas besogne facile ! Il fallait ériger ces fondations sous le nez des boches et monter la pièce d'artillerie à proximité et en présence de leurs armes les plus meurtrières. Rien n'était moins souterrain que ce travail là. — N'importe ! On commença par surgir hors du trou à deux cents mètres des Allemands, et à jeter un coup d'œil inquisiteur sur leur bastion en béton armé. Un premier sac de terre, puis un deuxième, puis un troisième, puis un quatrième, puis un cinquième, et ainsi de suite jusqu'à cent, furent jetés en rangée irrégulière sur le parapet de la tranchée. Les Boches ne réagirent point tout de suite ; ils n'avaient point compris sans doute. Un cadre en V renversé fut ensuite apporté, et protégea l'ouverture de la sape contre un éboulement possible. Tout cela n'était rien ! Il fallait maintenant poser des madriers assez solides pour supporter la pièce. Il fallait monter le canon à cet endroit et déblayer le terrain suffisamment pour lui assurer... la vue de son objectif, si je puis m'exprimer ainsi. — Ce travail nocturne fut long et difficile et ne fut malheureusement pas silencieux. Pendant qu'une dizaine de sapeurs ajustaient les madriers de chêne, les Allemands qui, depuis un mois, avaient pris l'habitude de faire des courses dans nos lignes pour cueillir quelques prisonniers et essayer d'obtenir d'eux des renseignements sur notre offensive prochaine, les Allemands, dis-je, se demandaient ce que nous voulions faire. La brume était fort épaisse, et, malgré leurs blanches fusées, ils ne voyaient pas qu'au pied de la colline une pièce de cinq pouces n'attendait que la fin des travaux pour prendre le chemin de la tranchée qui jusque là